

L'OFFICE EST UNE CÉLÉBRATION

MON intention n'est pas de donner ici un exposé théologique sur la célébration, mais de présenter un témoignage, en essayant de faire partager l'expérience de notre fraternité « Bethléem » de Méry-sur-Oise¹.

Dès sa fondation en 1951, une des notes spécifiques de « Bethléem » a été de rechercher comment prier selon l'Évangile : sans cesse, simplement et en osmose avec le Peuple de Dieu. Tous les enfants de Dieu ne sont-ils pas concernés dans leur diversité par la continuité et la simplicité de la prière ? Toute liturgie vraie n'est-elle pas vie, toute vie vraie n'est-elle pas liturgie ?

Malgré leur attachement au latin, les premières sœurs ont voulu célébrer l'office en français. Le souci de rendre ces offices accessibles aux voisins immédiats comme aux amis qui désiraient partager leur vie modifiait déjà le style des célébrations par rapport aux usages courants des monastères d'alors. En continuité avec les premiers moines, elles avaient conscience de l'harmonie à respecter entre les assemblées liturgiques et les autres composantes de la prière et de la vie (*lectio divina*, prière en silence, temps de solitude, travail) : l'intégration de temps de silence après certaines lectures de vigiles, la célébration des petites heures au lieu même du travail, la réconciliation fraternelle au cours de la liturgie eucharistique en sont quelques exemples.

J'ai donc eu la chance, pour ma part, d'entrer dès le début de ma vie religieuse dans une prière communautaire

1. Précisons que les Sœurs dominicaines de « Bethléem » ont deux fraternités dans la région parisienne :

— Méry-sur-Oise (Val d'Oise), fraternité d'accueil.

— Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), fraternité d'insertion en milieu ouvrier.

et deux fraternités en montagne :

— Hautecour, par Moutiers (Savoie), fraternité de solitude et d'accueil.

— Notre-Dame des Voirons, par Boège (Haute-Savoie), fraternité de solitude et d'accueil en zone œcuménique, à proximité de Genève.

qui était vie. Je présenterai cette expérience que j'ai reçue, qui m'a formée, dont je vis et que je cherche à partager à tous avec mes sœurs de Méry dont je suis responsable. Cet exposé est le fruit d'une collaboration avec toutes mes sœurs ; il m'arrivera de reproduire le témoignage de telle ou telle.

Ayant à montrer en quoi « l'Office est une célébration », je commencerai par dire ce qu'est la célébration et comment la notion de célébration définit l'Office ; dans une deuxième partie j'essaierai d'indiquer les conséquences à en tirer ; enfin je signalerai quelques problèmes propres à la célébration de l'Office.

Dans toute cette recherche, je m'appuierai sur la conférence du Père R. Gantoy : « La liturgie, concélébration de la communauté² », qui comportait toute une recherche sur le sens du mot *célébrer*. Remis en valeur par le Concile, ce terme a été immédiatement à la mode — peut-être l'est-il déjà moins maintenant — mais « ce changement de vocabulaire est heureux à condition qu'il exprime vraiment un changement de mentalité et que la manière d'agir y corresponde³ ».

L'OFFICE EST UNE CÉLÉBRATION

Je partirai de la définition de la célébration que donnait le Père Gelineau dans une conférence à des religieuses, lors de la session de liturgie d'Angers, en novembre 1966 :

La célébration est l'expression visible, par une assemblée liturgique, des réalités invisibles vécues dans la foi de l'Eglise. La célébration a deux composantes inséparables :

— d'une part, la réalité spirituelle et invisible du mystère célébré ;

— d'autre part, sa manifestation sensible dans les actions rituelles⁴.

Ces deux composantes sont d'ailleurs celles de tout sacre-

2. Conférence publiée dans *Eucharistie et vie conventuelle*. Coll. « Liturgie et monastères. Etudes », 3. Publications de Saint-André, Bruges, 1968, pp. 9-21.

3. R. GANTOY, *art. cit.*, p. 12.

4. J. GELINEAU, *Les éléments de l'Office et leur célébration*, dans *Célébrer l'Office divin*. Coll. « Kinnor », 8. Ed. Fleurus, Paris, 1967, pp. 45-46.

ment : « Toute célébration est sacramentelle », rappelle l'Abbé Denis⁵.

La réalité spirituelle et invisible du mystère célébré.

Cette réalité est Jésus-Christ présent et agissant au milieu de nous. La Constitution sur la liturgie nous le rappelle :

Le Christ est là présent lorsque l'Eglise prie et chante les psaumes, lui qui a promis : « Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » Effectivement, pour l'accomplissement de cette grande œuvre par laquelle Dieu est parfaitement glorifié et les hommes sanctifiés, le Christ s'associe toujours l'Eglise, son Epouse bien-aimée, qui l'invoque comme son Seigneur et qui passe par lui pour rendre son culte au Père éternel (art. 7).

et plus loin :

Lorsque l'Office est accompli selon la règle, c'est vraiment la voix de l'Epouse elle-même qui s'adresse à son Epoux ; mieux encore, c'est la prière du Christ que celui-ci, avec son Corps, présente au Père (art. 84).

Le Père J. Dupont nous a dit qu'il ne fallait surtout pas opposer la prière privée à la prière de l'Office : il n'y a en vérité qu'une seule prière, celle de Jésus. Saint Paul nous dit : « La preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père ! » (Ga 4, 6).

C'est nous qui entrons comme fils adoptifs dans la prière du Fils unique, par l'Esprit Saint, et saint Paul reconnaît que nous ne savons pas prier, que nous ne savons pas même ce qu'il faut demander : « L'Esprit vient en aide à notre faiblesse ; car nous ne savons que demander pour prier comme il faut ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables » (Rm 8, 26).

Nous ne nous demanderons pas si nous prions bien ou mal, ni même si nous prions mieux ou moins bien à l'Office qu'à l'oraison. Ce qui importe, ce n'est pas notre prière mais la prière de Dieu en nous, le gémissement ineffable de l'Esprit Saint.

5. H. DENIS, *Les sacrements dans la vie de l'Eglise*, dans *La Maison-Dieu*, n° 93, p. 54.

Ce que nous vivons dans l'Office vient de plus loin que nous, nous dépasse de tous les côtés. D'abord, parce que toute célébration appelle une référence à l'éternité. Elle est l'actualisation de vérités éternelles. C'est l'éternité qui fait irruption dans notre vie, c'est Dieu qui vient vivre au milieu de nous l'accomplissement de son dessein de salut sur les hommes. C'est Dieu qui vient à notre rencontre, c'est Dieu qui agit aujourd'hui, qui intervient pour nous faire entrer dans sa propre vie : la liturgie est la manifestation de cette rencontre, la célébration de cette présence de Dieu au milieu des hommes.

Ensuite, parce que la célébration ne nous concerne pas seuls : c'est tout baptisé qui, par son caractère baptismal, est appelé à rendre un culte à Dieu, à rendre actuel et vivant le mystère vécu un jour dans le temps, à actualiser la Parole de Dieu qu'on célèbre. Chaque fois que nous nous retrouvons pour chanter l'Office, c'est Dieu qui nous donne sa Parole.

Ainsi par exemple, lors des événements de mai dernier en France, nous avons ensemble pris conscience que nous vivions l'Office avec tous nos frères qui connaissaient la lutte — et le langage des psaumes en recevait un singulier relief ! — mais aussi que cet événement-là s'inscrivait dans un mystère plus grand que lui — et le langage des psaumes nous permettait de le situer dans l'histoire du salut : le mystère célébré venait de plus loin que nous et ne s'arrêtait pas à nous.

Un motif grave d'intercession, dit une sœur, correspond toujours pour moi à une présence plus intime, plus éveillée à la prière de l'Office. Pendant les derniers événements, par exemple, j'étais frappée d'entendre exprimer par les psaumes, les lectures, les oraisons de l'Office, exactement la situation des hommes et ce qu'en leur nom je voulais crier à Dieu ou entendre de Lui. La célébration de la Parole s'achevait sans discontinuité en intercession plus précise pour le monde. L'histoire du salut se joue actuellement dans la réalité de la vie des hommes et la Parole de Dieu est bien en prise avec cette réalité.

Cependant, il faut savoir s'arrêter dans l'exploitation de cette joie devant la puissance d'expression et l'actualité de la Parole de Dieu, car ce n'est vrai que si cette Parole est reçue, gardée par ceux qui la chantent. Les hommes qui nous écoutent, au nom de qui nous prions, n'ont pas besoin que nous leur fournissions des paroles, mais que nous existions ces paroles, que nous adhérions au

Christ. Cela, c'est l'inexprimé de l'Office, qui passe les mots et les sentiments qu'ils font naître en nous.

Si certains psaumes, notait une autre sœur, prenaient une densité plus grave du fait des événements que l'on vivait, par contre la note d'exultation des autres en ressortait d'autant plus : on chante pour Dieu gratuitement. On a le droit de le faire au milieu des pires bouleversements humains car Dieu est toujours le même. C'est là que l'Office a une valeur prophétique, quand nous chantons : « A toi, Dieu, la louange des peuples, unanime la louange des peuples », au milieu d'un peuple indifférent ou hostile.

Les signes visibles de cette réalité invisible.

Nous vivons aujourd'hui une étape du salut. Les hommes perçoivent les choses par le « sensible », et le Christ s'est soumis à cette loi en s'incarnant. Nos célébrations sont des signes visibles de cette réalité invisible : la présence de Dieu, qui est la source de la communion entre tous les participants de la liturgie. Nous participons tous à la vie de Dieu : « Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous » (Jn 17, 21).

L'assemblée.

Le premier signe visible est celui de l'assemblée. Notre assemblée ne se constitue pas parce que la cloche de l'Office a sonné. Humainement, la communion entre des êtres s'exprime par le dialogue, au cœur duquel est la parole, et la parole essentielle qui fonde notre unité, c'est la Parole de Dieu. Le peuple de Dieu est constitué par la Parole de Dieu. C'est la Parole de Dieu qui a appelé, convoqué l'assemblée de l'ancienne Alliance. C'est cette Parole qui, accomplie en Jésus-Christ, continue de former nos assemblées. Nous allons prêter nos cœurs et nos lèvres pour que la Parole de Dieu soit proclamée et vécue, et nous ne pouvons pas le faire n'importe comment.

La cloche de l'Office nous appelle à manifester *hic et nunc* cette réalité permanente qu'est l'Eglise et qu'est notre communauté de vie. Dans la prière communautaire est rendu expressément visible un trait essentiel de toute prière chrétienne : l'unité du croyant en prière avec le Christ et son Eglise et avec tous ceux en qui prie l'Esprit du Christ.

Si nous ne disons pas « Mon Père » mais « Notre Père »,

ni « donne-moi » mais « donne-nous », c'est que le Maître de l'unité n'a point voulu que la prière fût affaire privée et que chacun priât pour soi seulement, il a voulu que chacun priât pour tous, lui qui nous a tous portés en son unité⁶.

L'Office de chacune de nos communautés est signe efficace et réalisé de son unité en Jésus-Christ. L'Eucharistie fait l'Eglise et donc aussi toute église locale. Ne pourrait-on pas dire que l'Office, conjointement et spécifiquement, fait la communauté monastique ? Nos célébrations liturgiques ne peuvent être vécues par des communautés qui n'en seraient pas, qui n'en auraient que le titre et ne réaliseraient pas ce que saint Augustin écrivait en tête de sa Règle : « La raison d'être de notre rassemblement est de n'avoir qu'un cœur et qu'une âme en Dieu. »

Si à l'Office, nous sommes une série d'individus, en relation avec Dieu certes, mais accomplissant des actes individuels, juxtaposés les uns aux autres, il ne pourra y avoir célébration du mystère du salut qui se réalise par l'insertion dans le peuple de Dieu, par la communion au Seigneur ressuscité qui rassemble en lui tous les hommes.

L'engagement personnel.

La célébration n'en exige pas moins un engagement personnel. C'est donc moi avec tout mon être qui serai le sujet de la célébration. La personne est respectée. Il ne s'agit surtout pas de se couler dans un moule, mais de s'engager, c'est-à-dire de prendre d'abord conscience de son existence propre en face d'un Autre, infiniment autre en même temps qu'infiniment proche, pour apporter sa propre vie à cette célébration dans un acte conscient.

Le Père Chenu exprime cela avec force :

La liturgie réalise l'équilibre entre l'individu et la collectivité, ou plus précisément elle procure à la personne le terrain communautaire nécessaire à la promotion de la grâce...

Dans le christianisme, c'est la personne qui est le sujet de la grâce, dans un amour de Dieu qui comme tout amour est incommunicablement personnel, dans une foi qui est l'acte suprême d'une inviolable liberté. Membre d'un Corps mystique dont le Christ est la tête, la personne y garde

6. Saint CYPRIEN, *De oratione dominica*, VIII ; P. L. : IV, 524.

son autonomie, elle y porte ses péchés et ses mérites, elle y parle secrètement à Dieu, elle croit et aime envers et contre tous. Nous sommes à l'opposé de la dépersonnalisation de la masse et de la domination des instincts collectifs, si pieux fussent-ils.

Et pourtant cette exaltation religieuse de la personne ne se réalise que dans le régime, le rythme, les fusions de la communauté, non seulement de la communauté mystérieuse du Corps du Christ, mais dans la communauté fraternelle qui la traduit sensiblement... La communauté est le lieu nécessaire de la vie chrétienne, de la promotion des personnes dans la grâce comme dans la nature. La vérité liturgique recouvre la vérité humaine⁷.

Ce sont donc des hommes et des femmes, pleinement hommes et pleinement femmes, qui se retrouvent à l'Office pour célébrer le Seigneur. Chacun est appelé à célébrer selon ce qu'il est. Le Père Gantoy et le Père Gelineau l'ont dit mieux que je ne saurais le faire et je me permettrai de les citer :

Peut-être faudrait-il commencer par persuader tous les membres de nos communautés qu'ils concélébrent toujours et tous la liturgie. Ce n'est pas d'abord affaire de fonction à y remplir. On insiste trop, semble-t-il, sur le « faire » et pas assez sur l' « être ». J'y suis avec mes qualités, mes charismes, mes fonctions, mon ministère : prêtre (hebdomadier ou non), moine, moniale, exerçant une fonction ou non, je concélébre avec mes dispositions actuelles⁸.

C'est une chose dont il faudrait que nous soyons tous convaincus.

A la session d'Angers, le Père Gelineau avait rappelé que :

Toute fonction suppose un ministre *compétent*. Tous ne savent pas entonner avec sécurité. Tous ne savent pas bien lire en français. Il faut y tendre mais ce n'est pas encore acquis. Au nom de la qualité de l'Office, il faut dénoncer la coutume des hebdomadaires selon laquelle tous, à tour de rôle, devraient être capables de tout faire. Non, nous sommes divers et complémentaires. C'est précisément l'intérêt de la vie de communauté. Il est donc normal que la célébration en tienne compte... La vanité ou la susceptibilité devraient être ici hors de toute question⁹.

7. M.-D. CHENU, *La foi dans l'intelligence*. Coll. « Cogitatio fidei », 10. Ed. du Cerf, Paris, 1964, pp. 315-317.

8. R. GANTOY, *La liturgie, concélébration de la communauté*, p. 15.

9. J. GELINEAU, *Les éléments de l'Office et leur célébration*, dans *Célébrer l'Office divin*, p. 60.

Pour y parvenir, je pense que c'est affaire de dialogue au sein des communautés, mais je sais par expérience à quel point il est dur à certaines sœurs de ne pas avoir aussi souvent que d'autres à lire ou à chanter. La liturgie, c'est la louange du Seigneur, et non pas d'abord l'accomplissement d'une fonction. C'est de tout son être qu'on vient la vivre et il est vrai à la fois qu'elle suppose des gens compétents et que tous concélèbrent.

Mais nous verrons plus loin les exigences que cela entraîne pour chacun de nous et les différentes façons que nous offre l'Office d'exprimer notre prière.

L'Office est une célébration dans la foi.

Le Père Gelineau notait que la célébration se vivait dans la foi de l'Eglise. Comme toute action liturgique, c'est un acte du Christ-Prêtre à la tête de son Eglise. Participer à l'Office, le célébrer, c'est donc actualiser dans la foi son sacerdoce baptismal, en magnifiant le nom de Dieu, en proclamant la Parole, en intercédant pour tous les hommes. C'est pourquoi l'Office doit se célébrer en référence consciente à l'Eucharistie, la grande action de grâce du peuple de Dieu, où l'œuvre de notre rédemption s'accomplit. Il importe que la liturgie communautaire, en son ensemble, soit perçue dans sa relation avec l'unique sacrifice du Christ dont l'Eucharistie est le mémorial. De là découle toute grâce dans l'Eglise, et l'Office est authentiquement célébré dans la mesure où le mystère pascal s'accomplit en chacun de ceux qui le célèbrent.

Je crois en Jésus-Christ, Parole de Dieu, Image de Dieu. Parler cette Parole, animer cette Image, voir cette vision du Père, c'est le rôle de l'Eucharistie et de toute la liturgie qui l'entoure.

Alors, je viens à l'Office comme un arbre plante ses racines dans les eaux courantes, pas toujours par un besoin spontané, mais dans la conscience de ma responsabilité de croyante et de baptisée. J'y viens souvent incapable de réinvention, de redécouverte, mais encore assez présente pour animer cette image de Jésus levant les mains vers son Père, pour parler cette Parole de Jésus au milieu de notre temps et qu'elle résonne jusqu'aux extrémités du monde, pour voir et revoir cette vision de Jésus aimant les siens jusqu'à la fin et partageant sa vie et son pain pour la multitude.

Toute forme de prière, commune ou personnelle, fami-

lière ou célébrée, me devient transparente, vivante, même si elle reste muette les jours de fatigue ou de passivité. Je suis l'Eglise qui prie. C'est tout. (Témoignage d'une sœur.)

J'avais été frappée, il y a un an, lors d'un rapide passage du Père Gelineau à la fraternité, de l'entendre nous dire que ce qui importait avant tout dans une célébration, ce n'était pas de chanter les psaumes du Père X. ou ceux du Père Y., mais c'était que la prière de l'assemblée jaillisse d'une communauté de foi, d'espérance et d'amour. Je le pense, et je suis sûre que les trois sœurs de « Bethléem » qui sont à Aubervilliers, en pleine zone urbaine de la banlieue nord de Paris, *célèbrent* elles aussi l'Office. « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Le déploiement, la solennité, le nombre des participants importent peu, mais c'est la vérité de leur être et de leur fraternité qui s'exprime et qui importe. C'est leur communion dans la foi, dans l'espérance et dans l'amour.

Si nous sommes consacrés à la prière, nous n'avons pas opté pour une vocation de célébrations parfaites, mais pour une vocation liturgique, et une vocation liturgique qui doit se réaliser toujours et partout. Ceci nous amène à nous demander quelles conséquences en tirer.

CONSÉQUENCES POUR LA PRATIQUE DE LA PRIÈRE

Office et prière privée.

On ne peut pas identifier purement et simplement prière et Office. La prière que l'on a coutume d'appeler prière privée se caractérise par le fait qu'elle n'est pas une célébration. Bien des définitions ont été et peuvent être données de cette prière. Nous pourrions dire simplement qu'elle est attitude personnelle de celui qui se tient seul en présence de Dieu, en un lieu qui importe peu, du moment qu'il permet à l'homme de prier son Père dans le secret. Cette prière ne concerne pas une assemblée commune et, comme telle, elle obéit à des lois propres qui ne sont pas celles d'une liturgie communautaire.

Cependant, il est un certain nombre de réalités que prière et Office doivent assumer chacun à sa façon. Nous n'essaie-

rons pas d'en faire ici une revue exhaustive, mais en analyserons quelques-unes.

Personne et communauté.

Le première et la plus fondamentale serait ce que j'appellerai le jeu de la personne et de la communauté. Nous avons vu que l'Office est une célébration à laquelle chacun participe de façon personnelle, et il est évident que la prière que l'on dit privée est « personnelle » par définition. Il s'agit de la même personne, appartenant à une communauté et continuant de lui appartenir, lors même que celle-ci n'est pas réunie pour la célébration.

La prière ne peut pas ne pas tenir compte de cette appartenance à l'Eglise et à une certaine communauté, mais peut-être pourrait-on dire, en simplifiant beaucoup, que le rapport est inversé : d'une assemblée à laquelle une personne participe pour une prière en Eglise, en communication vivante avec ses frères, nous passons à cette même personne quittant l'assemblée pour une prière dont l'Eglise reste la toile de fond et le lieu. Encore que, dans l'un et l'autre cas, il ne s'agit de rien d'autre que de s'ouvrir et d'entrer dans la prière du Christ Jésus.

Objectivité et subjectivité.

De même, il ne faudrait pas opposer ces deux formes de prière en disant que l'une est « objective » et l'autre « subjective ». Notre prière se coule dans la prière ecclésiale de l'Office et ne « s'ajoute » pas à celle de chacun des autres membres de l'assemblée ; elle reste cependant personnelle. « Ayez entre vous les mêmes sentiments qui étaient dans le Christ Jésus » (Ph 2, 5). L'Office nous donne une expression pour une prière qui doit nous engager personnellement. Un psaume ne peut être proclamé en vérité que si notre cœur est à l'unisson de ce que disent nos lèvres. Nous y sommes aidées par les temps de silence que nous avons introduits dans le déroulement de l'Office, non pour en rompre le rythme, mais comme partie intégrante de cet Office : silence très court après chaque psaume permettant de le « savourer », de le prier à son rythme, mais aussi de le « quitter » pour entrer dans le psaume suivant ; silence de quatre à cinq minutes après le capitule ou les lectures.

Ce ne sont pas des îlots de prière privée dans la célébration. En continuité avec la Parole, ils nous permettent de faire nôtre cette Parole, de prier davantage avec la Parole que Dieu nous donne, comme une terre qui en serait imbibée.

En retour, cette Parole plus profondément entrée en nous deviendra comme naturellement le lieu de notre prière privée, nous apprenant à nous situer là aussi dans le Christ Jésus, avec l'Eglise.

Spontanéité et unanimité.

Si le caractère personnel de la prière est vécu de façon différente, il va aussi s'exprimer de façon différente. On dit facilement que notre Office ne correspond pas à la spontanéité qui devrait caractériser les rapports de l'enfant de Dieu avec son Père du ciel. On serait aussi tenté de penser, en opposition, que la prière privée est devenue le lieu exclusif de cette spontanéité. Ne s'agit-il pas là encore d'une même réalité se présentant sous des aspects différents mais complémentaires ? Alors que, dans la prière privée, je suis parfaitement libre d'adopter n'importe quelle position, du moment qu'elle est le support de ma prière ou son expression, il est bien évident que cette liberté doit obéir à certaines lois et recevoir certaines limites dès lors que je rejoins mes sœurs pour une célébration. Une liberté analogue de gestes, de rythme serait incompatible avec cette unanimité que demande la liturgie.

Est-ce à dire que cette dernière exige rigidité, embrigadement, hiératisme ? Certes non, mais il s'agit de prier ensemble de façon que cet « ensemble » soit manifesté. C'est simplement le sujet de cette spontanéité qui change, et il s'agit ici de parvenir à une spontanéité de l'assemblée comme telle. Cela demande à chaque spontanéité individuelle une part de renoncement, mais il me semble important de parvenir à être « spontanés » ensemble.

Dans cette perspective, ne pourrait-on envisager que certains moments de l'office ne soient pas déterminés d'avance une fois pour toutes ? Je pense à la prière litanique de Laudes et de Vêpres, dont le contenu et la forme doivent exprimer la prière de la communauté et donc s'adapter à tel événement qu'elle est en train de vivre ou qui l'interpelle. Nous venons d'en faire l'expérience : il nous a été demandé d'expé-

rimiter une série de prières litaniques pour le temps pascal, puis pour le temps ordinaire. Pour pouvoir donner critiques et suggestions dans un délai assez bref, il fallait les prier ; nous les avons adoptées alors que se déroulaient des événements graves qui appelaient notre prière. Nous nous sommes rendu compte qu'il fallait les compléter ou, à certains jours, faire tout à fait autre chose. La première suggestion que nous ferons dans le rapport de notre expérimentation sera donc de demander qu'on ne fasse pas un livre de prières litaniques obligatoire, de façon que chaque communauté puisse se laisser interpeller par l'événement qu'elle est en train de vivre, et pour lequel elle veut rendre grâce ou intercéder.

De même, est requis un minimum de gestes accomplis « ensemble » : s'asseoir ensemble, se lever, s'incliner, non par souci d'esthétisme — encore que la beauté de l'office soit déjà en elle-même une louange — mais parce que c'est là l'expression de l'unanimité des cœurs. Cela signifie-t-il que chaque geste doive obéir à des règles précises dès que l'on entre dans le lieu de la célébration ? Il me semble possible, par exemple, d'attendre le début de l'Office à genoux ou assis, debout ou en prostration, et que cette liberté puisse être retrouvée dans les quelques minutes de silence qui suivent immédiatement l'Office.

Cette spontanéité d'attitude doit être fortement liée à une certaine liberté dans le reste de la vie fraternelle, et la note juste de nos célébrations sera trouvée dans la mesure où, dans notre vie fraternelle, gestes et attitudes seront naturels. N'y aurait-il pas lieu de revoir certains de nos comportements qui sont artificiels : la façon que nous avons de nous tenir, de nous aborder les uns les autres, d'entrer en dialogue avec nos frères ? Je me suis toujours demandé pourquoi il fallait un tel cérémonial pour se donner le baiser de paix : inclination avant, accolade... à distance, inclination après : n'est-ce pas artificiel ? Quand un frère ou une sœur rentre au monastère après une absence, j'espère bien pour eux que nous ne les accueillons pas de cette manière. L'équilibre est certes difficile à trouver entre la raideur et trop de familiarité, mais est-ce une raison pour renoncer à chercher ?

Dans cette ligne, je parlerai de l'expérience d'un Office plus spontané que nous célébrons assez souvent le dimanche soir lors de notre « rencontre fraternelle ¹⁰ ». Depuis quel-

10. Nous n'avons pas de récréation quotidienne, mais une fois par

ques mois, en effet, nous nous sommes rendu compte qu'il était artificiel de couper l'échange par lequel nous essayions de nous écouter, de dialoguer, de nous aimer, pour nous rendre à la chapelle et y célébrer l'Office. Ce moment d'échange est dense : il crée la communauté. Il nous a paru bon de rassembler tout simplement toutes les valeurs de cet échange et tout ce que nous avons pu découvrir afin de l'intégrer dans une prière. C'est ainsi que, lorsque s'achève la veillée, nous préparons ensemble l'Office, élargissant les rubriques et cherchant quels psaumes traduiront le mieux la matière de notre échange, quelle sera la modalité de la célébration. Parfois, une sœur accompagne le chant à la guitare. Un soir — c'était le lundi de Pâques — deux petites filles étaient là, qui ont dansé pour nous le cantique de Moïse que nous avons chanté à la vigile pascale : le silence qui a suivi le cantique était vraiment un silence de prière. Très souvent, au cours de cet Office, nous avons un partage d'Évangile : après la lecture, celles qui ont quelque chose à dire l'expriment spontanément.

Continuité et rupture.

Si une certaine spontanéité exprime ce qu'est aujourd'hui notre communauté et manifeste notre prière ensemble, interpellée par l'événement, est-ce à dire qu'il y a une continuité absolue entre cette vie fraternelle et la prière ? Certes non. Autant un certain hiératisme peut paraître intemporel et désincarné, autant, me semble-t-il, il faut maintenir la rupture nécessaire qui situe la prière comme l'Office en dehors du temps, participant déjà de l'éternité.

Très sommairement — mais il faudrait sûrement nuancer et approfondir — on pourrait décrire la prière comme une rencontre avec le Dieu trois fois saint d'un homme qui accepte de quitter son pays et la maison de son père, d'ôter ses sandales, mais d'un homme venant et retournant à ses frères, venant et retournant à une vie quotidienne, et « tissé » de tout cela : ses frères, le quotidien.

De même, la célébration serait comme le temps et le lieu où la communauté danse devant l'Arche gratuitement, mais venant du monde des hommes et y retournant, et déjà dans l'éternité. C'est la continuelle intercession du Christ en

semaine une « rencontre fraternelle » assez longue qui comporte un temps de marche et un dîner en détente, suivis d'une veillée dont le sujet a été prévu ensemble et qui permet un échange fraternel.

notre faveur et la louange des élus auxquelles nous sommes appelés à nous joindre.

Très marquée par le quotidien, la prière est attente de Celui qui vient, et elle anticipe dans la foi la lumière de la vision. Restant lié à l'événement, l'Office est eschatologie, attente de la Parousie, et il anticipe dans la foi le cantique des cent quarante quatre mille, vêtus de robes blanches et portant des palmes à la main. Nos célébrations doivent s'inspirer de l'Apocalypse. Le Prince de la vie et le Prince de la mort s'affrontent. Tous les événements de ce monde, qui nous révèlent le combat entre la lumière et les ténèbres, sont une tension vers le Seigneur qui est là et qui vient de plus en plus.

Avant de passer à un autre chapitre, je donnerai quelques exemples concrets de ce que peut être l'élément de rupture dans nos vies : s'il nous faut quitter le temps du quotidien, du banal, de l'utilitaire pour entrer dans un temps « éternel » — temps du loisir pour Dieu, de la gratuité, de la danse — il nous faut opérer une rupture, au sens fort du terme, avec ce qui fait notre vie de tous les jours.

A notre époque, il faut inventer des ruptures de rythme. C'est ce que les premières sœurs de Bethléem ont essayé de mettre en place à la fraternité : tous les lundis, nous avons une « journée de désert », c'est-à-dire une journée de solitude, sans Office ni repas commun ; chacune vit cette journée sous le regard du Seigneur seul, comme l'Esprit Saint le lui inspire, et célèbre l'Office seule. C'est, dans notre vie, un élément de rupture qui paraît essentiel : rupture d'un rythme de travail, d'un rythme de prière, d'un rythme de vie fraternelle. L'expérience montre que cette journée est une plus profonde entrée en communion avec le Seigneur et avec les sœurs que l'on retrouve le soir.

Le temps qui précède les Offices a aussi une grande importance : le matin, nous avons une heure d'oraison avant Laudes. Le soir, avant Vêpres, nous avons aussi souvent que possible un temps de *lectio divina*. La *lectio divina*, qui tient une grande place dans la tradition monastique, nous permet de rompre avec ce qui est encore trop utilitaire dans notre vie.

Plus concrètement encore, je ne sais pas si nous mesurons notre chance que l'Office soit annoncé par deux coups de cloche à dix minutes d'intervalle ; il est difficile d'arrêter net au premier coup, c'est un effort à reprendre non pas chaque jour mais pour chaque Office : on sent alors nette-

ment qu'une rupture est nécessaire pour se mettre en présence de Dieu. Nous avons aussi la chance d'avoir de longs trajets entre la maison où nous travaillons et la chapelle : temps donné à chacune pour se préparer à la célébration.

Enfin, je dirai un mot des attitudes corporelles. Souvent, une sœur arrivant en avance peut passer ces quelques minutes de préparation à l'Office « en prostration ». Complètement prosternée, elle ne s'occupe pas de qui entre dans la chapelle, de ce qui peut s'y passer, si on allume les cierges ou non. Ainsi elle quitte le quotidien pour se préparer à ce temps pour Dieu.

**L'Office est temps fort
d'une vie qui tout entière est célébration.**

S'il faut savoir quitter le temps, il faut aussi savoir rester dans le quotidien. Si l'Office exige une rupture, il demande tout autant une continuité. Temps privilégié, il est aussi temps fort d'une réalité qu'il ne contient pas tout entière.

C'est toute notre vie fraternelle qui est une célébration dont l'Office est un temps fort et que la prière nourrit et intériorise. Je citerai ici le témoignage d'une sœur qui nous dit comment elle vit une fête liturgique, comment chaque élément de sa vie — et pas seulement la célébration de l'Office — l'aide à pénétrer au cœur de la fête :

A mon entrée à la fraternité, l'une de mes premières découvertes a été de sentir que ma perception du temps changeait ; le temps devenait dense, plein, avait un sens. J'ai compris que ma vie devenait une liturgie continuelle. Une fête liturgique n'est pas seulement vécue pendant les différents Offices qui jalonnent la journée, mais chaque minute peut devenir célébration du mystère du salut. Les premières Vêpres, suivies d'un temps d'adoration, nous introduisent déjà dans la fête. Mais c'est surtout aux Vigiles que nous entrons dans l'épaisseur du mystère célébré. Pour moi, c'est cet Office qui me marque le plus : nous prenons notre temps pour recevoir la Parole de Dieu et la dire ; déjà, on se réjouit comme à l'approche de la lumière. Parfois, nous demandons à un prêtre de faire l'homélie après l'Évangile lu au dernier nocturne.

Cet Évangile est pour moi le pilier autour duquel tourne la journée : médité une première fois avant les Vigiles, proclamé à cet Office, médité à nouveau le matin au réveil, entendu une fois encore à Laudes puis à la messe, c'est une Parole qui sculpte mon cœur les jours où je me

livre tout entière à cette écoute et à cette méditation. Après Laudes, le petit déjeuner est un moment où nous nous retrouvons encore autour de la Parole de Dieu (même si nous y faisons aussi l'épluchage). La sœur responsable, ou une sœur à qui elle l'a demandé, nous parle, donne une orientation commune à la méditation de l'Évangile et nous aide à recevoir ensemble la Parole dans le concret. En fin de matinée, l'Eucharistie est le sommet de la journée. Après Vêpres, nous nous retrouvons pour notre réunion fraternelle hebdomadaire, qui coïncide généralement avec une fête ou un dimanche. Nous pouvons alors avoir un échange sur la liturgie vécue ensemble et parfois le terminer par un Office accompagné à la guitare.

A tous ces éléments, il faudrait ajouter le travail, pris lui aussi dans la liturgie, et que nous essayons de vivre avec la Vierge Marie qui nous apprend à garder la Parole et à la mettre en pratique, à être terre accueillante où la Parole deviendra semence.

Les différents Offices sont pour moi comme des points de cristallisation officiels, communautaires, visibles, d'une réalité vécue qui sous-tend la vie, qui est la vie même.

Par ailleurs, si la liturgie donne ainsi souffle à toute la vie, c'est toute la vie — prière, vie fraternelle, travail, étude — qui donne largeur et profondeur à la célébration de l'Office. La Parole de Dieu, pour être célébrée, doit être reçue, intériorisée, et c'est là le rôle de la *lectio divina* et de l'oraison.

La préparation à l'oraison comporte pour moi le plus souvent une méditation de la Parole de Dieu, parfois d'un type intellectuel, qui a pour but d'entraîner mon intelligence et d'orienter mes facultés vers Dieu. C'est un vrai travail, une activité de tout l'être pour que le cœur unifié se remette en présence de Dieu et se laisse féconder par l'Esprit Saint.

Je dois aller à l'Office avec un cœur disponible, oubliant tout ce qui me préoccupait un instant plus tôt pour recevoir la Parole de Celui qui parle à l'homme, Parole qui ne sera pas en rapport avec ma préoccupation immédiate mais qui exigera un décentrage (témoignage d'une sœur).

C'est l'étude aussi qui apprend à recevoir la Parole objectivement, dans un certain renoncement à ses idées propres, une ouverture plus grande au mystère de Dieu. Deux sœurs ont essayé de donner quelques exemples très simples :

Dans un livre d'étude, j'ai retenu une dimension du mot *justice* que je n'avais pas jusque-là aperçue : la justice

qui en Dieu est rectitude, droiture, et qui se retrouve en l'homme dans l'objectivité de son regard sur Dieu, objectivité qu'il a perdue par le péché et qui est restaurée par le Christ... A partir de ce moment, ces mots de *justice*, *juste*, *justification* ont pris du relief chaque fois que je les rencontrais dans les psaumes ou les lectures.

L'explication du psaume 117 par une sœur m'a aidée à entrer dans le chant pascal de ce psaume.

Mais toutes deux signalent des écueils qu'elles ont rencontrés : l'attention de l'une au mot *justice* se faisait au détriment de la prière et elle analysait trop ; l'autre a été un peu « déterminée » les premières fois qu'elle a chanté le psaume 117 après l'exposé : il lui a fallu un temps de purification pour retrouver comment prier ce chant en vérité.

Toute la communauté, au premier trimestre, a centré son étude sur les sacrements, actes du Christ et de l'Eglise, et l'une de nous disait comment cela l'avait aidée à donner une dimension nouvelle à la célébration du mystère pascal :

J'ai mieux compris que le Christ a vécu la filiation du Verbe et ne pouvait la vivre en tant qu'homme que dans sa kénose et son obéissance jusqu'à la mort. Par notre baptême et notre profession, nous sommes totalement prises dans ce mouvement de filiation et donc d'obéissance. Cela a éclairé la manière dont j'ai vécu toute la Semaine sainte : j'étais davantage prise dans la Pâque du Christ, dans son retour au Père... L'Office est pour moi de plus en plus trinitaire : recevoir la Parole dans l'instant présent, de tout son être, chacun unique, et cependant tous en marche vers le Père, dans le chant de l'Esprit. Tout cela, il me semble que je le dois en partie à des sessions théologiques sur le dessein de salut de Dieu.

L'Office prend toute la vie. Je voudrais vous raconter un fait qui m'a frappée. Un jour le Père Deiss, dans une conférence sur les psaumes, nous parlait d'un de ses frères qui, très gravement malade et près de mourir, était veillé par une sœur à qui il avait demandé de dire pour lui un psaume. A la demande de la sœur, il précisa : « le psaume 87. » Sachant quel il était, celle-ci jugea impossible de dire entièrement ce psaume qui est le plus « noir » du psautier ; pensant que le malade n'avait déjà plus toute sa connaissance, elle voulait sauter quelques versets ; elle estimait impossible de dire près d'un mourant :

Ma vie est au bord des enfers,
Déjà compté comme descendu dans la fosse,
Je suis un homme fini.
Exclu parmi les morts,
Comme un tué gisant dans la tombe,
Ceux dont tu n'as plus souvenir,
Et qui de ta main sont retranchés.

La réponse du Père, je ne saurais vous la donner avec exactitude. Je crois me souvenir que le malade demanda à la sœur pourquoi elle sautait ces versets : « J'ai pendant longtemps célébré ce psaume, dit-il. Je l'ai dit à l'Office en communion avec tous ceux qui approchaient de la mort et je veux que vous me le disiez aujourd'hui en son entier, pour que je puisse le vivre en vérité. » Ce religieux avait prié ce psaume pendant de nombreuses années, et la veille de sa mort il pouvait dire : « C'est ce psaume que je suis en train de vivre, et je veux le célébrer dans toute sa vérité ».

De même la vie fraternelle nous paraît liée à la célébration liturgique. J'en parlerai brièvement puisque ce sera l'objet de l'exposé de Frère Pierre-Yves Emery. Mais on doit dire que l'Office vérifie la qualité fraternelle de notre vie : communion du geste, attention aux rythmes, mais aussi vérité du cœur. Pensons par exemple au geste du baiser de paix qui ne peut pas être posé machinalement et qui exige parfois une terrible purification. Une sœur disait avoir découvert grâce au baiser de paix combien l'Office est le nœud de notre vie fraternelle. C'est un geste qu'on ne peut faire sans être vrai, sans sortir de soi-même.

L'Office exprime l'âme commune en même temps qu'il la crée, mais cela ne se réalise pas sans le consentement de tous à de nombreux renoncements dans nos goûts, nos désirs personnels, nos modes d'expression spontanés et naturels. Il est une sollicitation permanente à sortir de nous-mêmes, à avancer dans le chemin de l'oubli de soi, à progresser dans la gratuité.

QUELQUES PROBLÈMES PROPRES À LA CÉLÉBRATION

Au cours de notre analyse, nous avons rencontré un certain nombre de problèmes de structure ou d'expression

qui sont propres à la célébration de l'Office. Essayons dans cette dernière partie de les énoncer plus nettement.

Une structure souple.

En parlant de la spontanéité nécessaire, j'ai déjà évoqué la possibilité d'une certaine liberté dans la structure et le déroulement de l'Office. Je pense en particulier aux expériences que le partage de l'Office avec les laïcs a fait faire à la fraternité : savoir changer non seulement un horaire mais aussi un capitule, voire tout un Office — ce qui est plus rare — en fonction d'un groupe qui partage notre vie, ou d'un événement. Dans l'Office de fin d'année, par exemple, nous introduisons une prière litanique beaucoup plus longue qu'elle ne l'est habituellement : demande de pardon et action de grâce pour l'année qui s'achève, intercession pour celle qui vient. L'Office dure longtemps, et chaque participant y est associé activement.

Je ne veux pas dire par là qu'il faille modifier tous les Offices en fonction des participants : une certaine stabilité est nécessaire et nous nous sommes vite aperçues qu'il n'y a pas tellement de choses à changer dans notre Office, parce que la Parole de Dieu est la Parole de Dieu. Il faut bien sûr savoir parfois adapter telle antienne ou supprimer tel verset : des laïcs nous ont fait la réflexion qu'il était surprenant d'entendre dix-huit voix féminines chanter : « Au nom du Seigneur, je les sabre »... trois fois de suite dans le psaume 117 !

Quand l'Office est préparé et que des laïcs qui n'étaient pas attendus viennent y participer sans que nous ayons le temps de leur faire une catéchèse, nous préférons alors prendre des psaumes qui leur seront plus accessibles. L'adaptation consisterait bien plus à penser une catéchèse de l'Office qui puisse les y introduire davantage, mais nous n'y sommes pas encore arrivées vraiment. Nous vivons dans une civilisation audio-visuelle : nos hôtes découvrent beaucoup du mystère de Dieu en participant à l'Office, en chantant avec nous, en écoutant la Parole, mais il faudrait les aider davantage en les introduisant à la liturgie. Les laïcs ne nous sont pas nécessaires pour célébrer l'Office ; cependant, s'il y en a un seul dans la chapelle qui désire partager notre prière, nous ne pouvons supporter qu'il reste loin et nous faisons ce qui est possible pour qu'il se sente accueilli et « concélébre » avec nous.

Il faut prendre nos frères laïcs très au sérieux, parce que le peuple de Dieu est un peuple de prière : l'Office les concerne tous au titre de leur baptême. Il est arrivé bien souvent que des laïcs nous donnent de vraies leçons : je pense à telle jeune fille venant ici pour une retraite de huit jours, menée avec l'aide d'une sœur qui lui proposait un texte d'Évangile le matin et faisait le point avec elle le soir ; elle avait passé toute la journée avec un texte d'Écriture et un psaume.

Je pense aussi à ces foyers qui viennent à Laudes le dimanche matin alors qu'ils se sont levés dans la nuit pour assurer une permanence d'adoration. Récemment, un prédicateur m'a fait prévenir que son groupe de foyers ne viendrait pas à Vêpres parce qu'il voulait réaliser avec eux une célébration plus accessible, disait-il. Or, tous les foyers eux-mêmes ont réclamé la participation à l'Office de la fraternité. Ce sont eux souvent qui poussent leurs aumôniers à partager nos repas en silence et nos Offices.

Il y a aussi ce voisin d'un village proche d'ici, qui est je crois cuisinier. Il était venu nous conduire sa femme qui devait se reposer. Pendant quinze jours, tous les matins, il venait à bicyclette pour Laudes, rentrait chez lui, puis revenait pour la messe. Parfois, il venait le soir aux Vigiles ; c'était un homme très simple, qui avait perdu tout contact avec le Seigneur et qui l'a retrouvé comme cela tout doucement.

La présence des laïcs à nos Offices et à notre vie (nous essayons de partager le maximum : repas en silence — parfois ce sont eux qui font la lecture — un peu de travail manuel, prière) nous a amenées à nous demander comment faire pour qu'ils en reçoivent l'essentiel. A cause de cela, il nous a semblé qu'il fallait peut-être ne pas s'attacher à des gestes et des coutumes qui étaient secondaires. Mais ne disons pas trop vite qu'un signe est illisible et donc à supprimer, car la pente vers la facilité s'instaure vite.

Une créativité agissante.

La spontanéité dans l'expression liturgique appelle une créativité agissante, à la fois audacieuse et respectueuse. Audacieuse, car il s'agit d'oser renouveler les formes liturgiques pour leur faire traduire le message propre des croyants rassemblés par l'appel du Père dans une commu-

nauté de prière déterminée. Mais aussi respectueuse de la foi de toute l'Église, car il s'agit de transmettre le message du Christ selon « la foi reçue des Apôtres ». Si l'assemblée liturgique fait partie de cette « communauté de foi, d'espérance et de charité par laquelle le Christ répand, à l'intention de tous, la vérité et la grâce » (*Lumen Gentium*), l'adage cher à la tradition patristique garde toute son actualité : *Lex orandi, lex credendi*.

Toute expression liturgique, si spontanée qu'elle soit, doit prendre sa source dans la Parole de Dieu et lui rester objectivement accordée, sous peine, pour la communauté locale, de sombrer dans le subjectivisme collectif, alors que le mouvement liturgique vient à peine de faire sortir la piété des fidèles du subjectivisme individuel.

Un Office ne s'improvise pas, ni ne s'invente. Nous avons essayé de définir des lois-cadres donnant des indications précises en fonction des différentes Instructions sur la liturgie, des recherches, des essais. Notre Office en a reçu une certaine stabilité. La préparation des Offices faite simultanément dans nos quatre fraternités entraînait une déperdition de forces et nous avons essayé de regrouper le travail. Pour chaque temps liturgique, une fraternité assure la préparation, y associant les sœurs chacune selon les compétences, et envoie les Offices aux autres fraternités. Après la célébration, chaque sœur chante indique les corrections souhaitées à une sœur chargée de tout centraliser, de façon que l'on puisse tenter d'établir un fichier pour les années à venir.

Cette façon de procéder pose quelques problèmes : un office préparé par la fraternité des Voiron, un peu isolée à 1 400 mètres d'altitude, n'est pas toujours adapté à la fraternité de Méry qui peut recevoir en même temps trente foyers et vingt jeunes. Il faut à ce moment-là chercher ce qui va être le meilleur pour l'assemblée et parfois modifier l'Office qui nous a été proposé. D'autre part, les textes officiels changent chaque année en ce moment, et chaque année le travail est donc à reprendre. Enfin, ce que l'on vit dans la liturgie doit-il être définitivement fixé ? Ne faut-il pas qu'il y ait un mouvement ? Non pas un changement continu, mais la liturgie est profondément dynamique et il ne faudrait pas que nous la figions *in aeternum*. S'il en est encore temps, nous devrions oser demander au Consilium qu'il nous donne des lois-cadres pour la célébration de l'Office, et qu'il n'y ait plus de bréviaire « définitif ». La mentalité

des hommes évolue si vite qu'il faudra souvent revoir notre liturgie pour qu'elle reste adaptée. La recherche d'une sécurité dans la stabilité des expressions liturgiques est un sentiment à purifier. La véritable paix ne peut venir que d'une saisie interne du dynamisme liturgique. En ce domaine, comme en tant d'autres, n'avons-nous pas besoin d'être éduqués à l'évolution ? La Tradition de l'Eglise n'a jamais été la pure transmission d'un dépôt statique. La vraie Tradition est celle qui crée.

L'expression corporelle.

A propos de la spontanéité, nous avons rencontré la question de *l'expression corporelle*. Celle-ci est nécessaire à l'Office et, comme le disait hier le Père de Geradon, elle exprime « nos propres réactions humaines, le jaillissement spontané de la vie ».

Il faut des gestes, mais quels gestes ? L'Office est une occasion toujours offerte de travailler à notre unification personnelle, de faire collaborer le corps et l'esprit, de faire coïncider leurs activités pour que tout en nous, de plus en plus et de mieux en mieux, honore Dieu et chante sa gloire.

Etant une célébration communautaire, il offre la possibilité — à ne jamais négliger — d'une saine ascèse du moi. Il est non seulement une école d'harmonie personnelle, de réconciliation des divers niveaux de notre être, mais aussi d'harmonie communautaire.

Conscientes du rôle du geste dans la célébration, nous en avons cherché ensemble le véritable sens. C'est ainsi qu'en fraternité, nous avons pris l'option de garder l'inclination aux doxologies, après les avoir supprimées pendant un certain temps, à la suite de suggestions faites à la session d'Angers. Sans ces inclinations, l'Office nous a paru amputé de quelque chose d'important et nous avons ensemble décidé d'y revenir, comme de revenir à l'agenouillement pendant le psaume invitatoire 94, simplement pour être en accord avec les paroles que chantent nos lèvres : « Venez, inclinons-nous, prosternons-nous, à genoux devant le Seigneur qui nous créa. » Il nous semblait contradictoire de rester debout à ce moment-là. Après l'avoir supprimé un temps pour suivre le rite de l'ordre dominicain, nous avons repris l'agenouillement, mais en le décidant ensemble, ce qui est très important. Nous craignons qu'un Office sans ces gestes ne coure le risque de se dessécher, de s'intellectualiser au

lieu de grandir en intériorité comme on le prétend. Il ne faut pas opposer intériorité et gestes.

La durée des célébrations.

La place de l'Office dans notre vie est-elle manifestée par la longueur des célébrations, le nombre d'heures que nous lui consacrons ? Parties d'un Office classique et quasi « complet » : Matines de trois nocturnes et neuf psaumes par exemple, nous avons opté pour un Office très allégé quant à la quantité, et il nous semble que cela est au profit de la prière. Nous ne disons plus que trois psaumes à l'Office de Vigiles (Matines), sauf aux grandes fêtes. A Laudes et Vêpres, nous avons aussi choisi de ne dire que trois psaumes pour introduire la lecture du capitule, la prière litanique et des temps de silence : choix fait lui aussi toutes ensemble. Finalement, nous passons autant de temps au chœur qu'autrefois où l'Office était récité *recto tono* en son entier : nous en disons moins maintenant, mais chaque Office est chanté, célébré.

Cependant, à côté de cet Office ordinaire que nous pourrions appeler ferial, nous sentons le besoin de solenniser certaines fêtes par un Office plus long, solennisation qui est aussi une rupture plus grande avec les temps de travail (souvent il y a plus de travail aux grandes fêtes) et une immersion plus profonde dans le mystère que l'on célèbre. C'est une lente imprégnation de tout notre être qui s'approprie à un autre monde, celui de la fête qui nous atteint *aujourd'hui* : le mystère de Pâques sera toujours le mystère de Pâques, mystère intemporel, mais Pâques aujourd'hui connaît une explicitation nouvelle dans laquelle chacun entre selon la grâce qui lui est donnée. Il nous faut écouter *hodie* ce que l'Esprit dit aux Eglises, ce qu'il dit à notre communauté.

Mais c'est une loi d'incarnation qu'il y ait des rythmes : on ne peut pas toujours être plongé dans la fête, on ne peut vivre le dimanche toute la semaine. On pâtit le temps à l'Office comme à l'oraison : l'homme doit cheminer dans l'obscurité de la foi, il va « de clarté en clarté », de profondeur en profondeur, de Pâque en Pâque. La sobriété qui caractérisera l'Office ferial ne veut pas dire absence de sentiments. C'est le climat de mystère qui doit primer et non pas notre sensibilité qui doit vibrer.

*
**

En conclusion, il me semble que l'Office, célébration d'une communauté rassemblée au nom du Christ pour vivre de sa vie, est ainsi une manifestation ecclésiale assumant la prière personnelle de ses membres, exprimant la réponse qu'ils donnent ensemble à l'appel de la Parole de Dieu, reçue et accueillie dans le silence.

Il est donc nécessaire de savoir ce qu'il est et de ne pas en attendre autre chose. Il est fait d'une spontanéité qui ne peut être expression d'individus. La créativité y a toute sa place mais n'est pas une liberté d'expression. Il comporte une expression corporelle qui n'est pas liberté totale d'attitudes où chacun ferait ce qu'il voudrait, comme il voudrait, au moment où il le voudrait.

Chacun est concerné par l'Office qui constitue et exprime la communion fraternelle. Quand la vie de tous les jours a un tonus de charité, notre Office est l'expression de cette vie. Il est le point d'aboutissement des heures qui l'on précédé et préparé, et il s'ouvre sur les heures qui vont suivre.

Cette prière qui s'exteriorise par notre corps, par notre chant, par notre vie, est le foyer de notre vie fraternelle.

Sœur Hallel LHEUREUX,
Dominicaine de Bethléem.